

Elodie Delmarès

L'AFFAIRE JACQUES CLEMENT

Pièce de théâtre



EDITIONS
De Saint Quentin

EXTRAIT

EDITIONS DE SAINT-QUENTIN

Acte 1 : La mort de Henri III / Le Procès
Château de Saint-Cloud

Scène 1: L'agonie du roi (le roi Henri III, Antoine Portail, Bellegarde, Henri de Navarre, La Guesle)

Henri III, alitté, cherche à rassurer ses proches : Par pitié, mes amis, ne courez point, la blessure n'est pas si méchante qu'elle le laisse croire. Ayant mis, à plusieurs reprises, mes doigts dans ma plaie, je puis en attester: mes intestins sont intacts. D'ailleurs, nous allons être fixés: voilà le sieur Antoine Portail, mon chirurgien, qui vous confirmera mes dires.

Antoine Portail (*sondant la plaie, en aparté à Bellegarde*): La plaie est à quatre doigts au-dessous du nombril, du côté droit, distante du milieu du ventre de la largeur du doigt. Elle a été très agrandie certainement par le geste brusque du Roi pour parer le coup, alors qu'il était déjà porté, et a déjà beaucoup saigné. Il me semble bien que le boyau est percé. *S'adressant à la Guesle*: Hélas, Monsieur le Procureur, prévenez le grand prieur.

La Guesle, s'approche du chirurgien et chuchote: Je suis votre serviteur. Y a-t-il quelque drame?

Antoine Portail, continuant de sonder la plaie, tout en parlant au procureur: Mon maître, lui dit-il, songez à vous. Je ne crois pas que l'on puisse sauver le Roy. (*Se tournant vers le roi, parlant à haute voix*) Sire, ne vous inquiétez de rien. Assurément, dans dix jours au plus tard, vous monterez à cheval. En quelques coups d'aiguille la plaie sera réparée. Après quoi vous serez pansé et recevrez quelque médicament, pour mieux passer la nuit.

Henri III, à *La Guesle*, pour le rassurer: mon fils, ne vous fâchez point: ce méchant moine m'a voulu tuer, mais Dieu m'a préservé de sa malice : ceci ne sera rien. Je le sais: vous n'êtes en rien complice.

Henri III, à *Bellegarde*: Approchez l'autel, qu'on permette à Sa Majesté de recevoir par la prière les bienfaits du Seigneur. Sire, daignez recevoir l'attention et les devoirs que vous êtes en droit de désirer de vos sujets.

Henri III, calmement: Seigneur Dieu, si tu estimes que ma vie est utile et profitable à mon peuple et mon État, dont tu m'as mis en charge, conserve-moi et prolonge mes jours, sinon, mon Dieu, prends mon corps et sauve mon âme et la place en ton paradis. Que ta volonté soit faite! (*Ressentant une douleur au ventre*): Mon chirurgien, daignez m'examiner à nouveau et découvrir la raison de cette douleur au ventre. J'ai mal au cœur.

Antoine Portail, feignant d'examiner le roi, tentant de le soigner: Sire, il vous faut un lavement pour faire partir les humeurs. Vous serez bientôt libéré de vos douleurs. (*En aparté, après quelques secondes*) Las, le corps ne retient rien.

Henri III, (soudain inquiet) : Eh bien?

Antoine Portail: Sire, faut-il vraiment vous le dire? Au choix d'un successeur il vous faut résigner.

Henri III: Seigneur! Voilà donc ta malédiction. Ainsi tu me condamnes, moi, ton humble serviteur, après tant d'années à servir ta gloire, faire craindre ta colère, transmettre ton amour et ta miséricorde. A un bien long règne j'étais pourtant promis, me voilà bientôt parti. Avec moi s'éteint la dynastie des Valois. Tous mes frères,

François, Charles, Alençon, étant sans descendance. Nul prince pour prolonger cette glorieuse famille. Je fus donc le dernier. Voilà mon cousin de Navarre au trône destiné. (*Il tend sa main au roi de Navarre, qui la presse dans ses mains*). Mon cousin, voyez comme vos ennemis et les miens m'ont traité. Il faut que vous preniez garde qu'ils ne vous en fassent autant.

Henri de Navarre, avec compassion: Mon frère, gardez espoir. Les médecins, souvent, dramatisent. Votre blessure n'est sûrement point tant dangereuse. Bientôt vous châtierez ceux qui ont fomenté cet odieux attentat.

Henri III, à Henri de Navarre : Mon frère! Je le sens bien, c'est à vous de posséder le droit auquel j'ai travaillé pour vous conserver cet honneur, cette responsabilité que Dieu nous a donnés. C'est ce qui m'a mis en l'état où vous me voyez. Je ne m'en repens point, car la justice, dont j'ai toujours été le protecteur, veut que vous succédiez après moi en ce royaume, dans lequel vous aurez beaucoup d'inquiétudes, si vous ne vous résolvez à changer de religion. Je vous y exhorte autant pour le salut de votre âme que pour la réussite que je vous souhaite dans les affaires du royaume.

Aux autres sujets présents

Messieurs, approchez-vous, et écoutez mes dernières intentions sur les choses que vous devez observer quand il plaira à Dieu de me faire partir de ce monde. Ce qui s'est passé n'a pas été uniquement la vengeance de mes sujets rebelles contre moi, bien que ceux-ci, contre mon naturel, m'ont donné sujet d'en venir aux extrémités. La connaissance que j'avais de leurs desseins d'usurper la couronne contre toute sorte de droit et au préjudice du vrai héritier, et bien que j'ai tenté toutes les voies de douceur pour les en divertir en est une autre cause. Tous mes efforts pour tempérer leurs ambitions n'ont plutôt servi qu'à accroître leur puissance et leur mauvaise volonté. Mais, comme leur rage ne se terminera qu'après l'assassinat qu'ils ont commis en ma personne, je vous prie, comme mes amis, et vous ordonne, comme votre royaume, que vous reconnaissiez après ma mort mon frère le roi de Navarre comme souverain de notre pays entier, que vous ayez la même affection et fidélité pour lui que vous avez toujours eue pour moi, et que, pour ma satisfaction et votre propre devoir, vous lui en prêtiez le serment en ma présence.

A nouveau à Henri de Navarre

Et vous, mon frère, que Dieu vous y assiste de sa divine providence. Gouvernez cet État et tous ces peuples qui sont sujets à votre légitime héritage et succession, faites en sorte qu'ils vous obéissent par leur propre volonté, autant qu'il y sont obligés par la force de leur devoir.

Henri de Navarre: Majesté, je vous promets de servir votre volonté et d'observer vos commandements.

Le roi meurt.

Scène 2: L'enquête (Henri de Navarre, Bellegarde, La Guesle)

Henri de Navarre . Messieurs, puis-je compter sur vous?

Bellegarde. empressé. En tous points, Majesté, je suis votre obligé.

Henri de Navarre: Monsieur de Bellegarde, en tant qu'écuyer du roi, vous avez bien sous le bras quelques informateurs qui vous renseigneront fort à propos?

Bellegarde: Pour quelle quête?

Henri de Navarre: Je flaire quelque complexité dans cette affaire. Le crime a tous les aspects d'un acte religieux, mais je sens qu'il y a autre chose derrière.

La Guesle, affirmatif: Sur ce point, Monseigneur, je vous suis entièrement: si le crime n'était que religieux, ce moine, bien qu'étant un sot notoire, n'aurait pas assassiné le roi sachant que son successeur serait immanquablement protestant.

Henri de Navarre, recouvrant son optimisme: Exactement. Étant proche de la famille royale, Monsieur de la Guesle, vous savez certainement la tolérance des Valois pour la foi huguenote, et vous aviez été témoin du ralliement entre la couronne et la maison des Bourbons. La Ligue n'avait aucun intérêt à commanditer la fin des Valois, à moins d'avoir de sérieuses raisons et quelqu'un d'autre à mettre sur le trône. Mais autre chose m'intrigue: comment le moine est-il entré dans ce giron? Comment s'est-il procuré la lettre du Premier président du Parlement, enfermé en Bastille, et le laisser-passer du Comte de Brienne? Qui est-t-il, d'où vient-il? Avait-il des griefs personnels? Comment a-t-il pu tromper votre confiance? Un procès sera bientôt ouvert. Veillez à m'apporter toutes les réponses à ces questions, aidez-moi à comprendre, et prendre une décision.

Bellegarde: Un procès, Majesté? Un procès? Pour un cadavre?

La Guesle: Assurément, Bellegarde. Un procès pour un cadavre. En notre temps les régicides sont imprescriptibles: même la mort de l'auteur ne saurait éteindre l'action publique. Et que dire du corps d'un meurtrier que l'on a transpercé sans même l'interroger? Quel message laisserions nous à la postérité? Celle d'un martyr? Non, messire, il lui faut un procès!

Henri de Navarre: En effet, et c'est vous, Monsieur de la Guesle, qui conduirez Bellegarde dans ses investigations.

La Guesle: Hélas, Monseigneur, faut-il le souligner? De ce drame, mon erreur est responsable. Pourrais-je décentrement, dans un même temps, tenir lieu de juge et de partie?

Henri de Navarre: Monsieur de la Guesle, je devrai effectivement examiner votre rôle dans cette triste affaire. Je vous encourage à rester neutre et à répondre scrupuleusement et fidèlement aux questions de Monsieur de Bellegarde, en ce qui vous concerne.

La tenue du tribunal sera l'office de François de Richelieu, dont l'impartialité ne fait aucun doute.

Bellegarde: Et quel serait mon rôle? Quelles questions sont en suspens?

Henri de Navarre: Elles me semblent pourtant évidentes, Bellegarde! Qui se cache derrière cet attentat? S'il y a une liste noire, suis-je le prochain? Quel est le véritable dessein des instigateurs? Je dois le découvrir et neutraliser l'ennemi, avant de monter sur le trône. Je dois savoir où je mets les pieds. Monsieur de Bellegarde, étant l'un des favoris d'Henri, vous faisiez partie de sa garde rapprochée. Je vous offre la possibilité d'intégrer la mienne. Si vous voulez me servir, servez votre défunt roi. Découvrez comment a disparu le dernier des Valois.

(....)

Scène 7: Un pacte avec le diable
Mathieu de Brunel, Marguerite de Bronze

Mathieu de Brunel: Par tous les saints, Madame, auriez-vous perdu l'esprit? Savez-vous à qui vous vous adressiez?

Marguerite de Bronze, ironique et détachée: Monsieur, laissez-donc les saints tranquille. Je parierai tous nos biens qu'en ce moment ils s'affligen de tout ce gaspillage. Quant aux dames dont vous baisez les mains avec tant de veulerie, oui, je sais qui elles sont, et ne m'impressionnent pas. Madame de Montpensier, de la maison de Lorraine, d'Orléans, branche cadette de la couronne, et sa belle-sœur, Catherine de Clèves, princesse de la cour de France et fille du duc de Nevers, veuve du duc de Guise. Oh je sais, elles évoluent dans les hautes sphères, et je leur ai fourni déjà bien des motifs de représailles. Mais monsieur, puisque la foi a trouvé il y a peu quelque résonance en vous, sachez que vous pactisez avec le diable. Le milieu qui les a vu naître répond à des valeurs autres que celles que nous, humbles seigneurs de campagne, sommes en mesure d'appréhender. Ces gens là naviguent en eaux troubles. Du meurtre du roi vous pourriez être inquiété.

Mathieu de Brunel, Et par quel mystère, s'il vous plaît?

Marguerite de Bronze: Allons donc, ne faites pas le niais. Cela ne vous sied guère et je ne suis pas dupe. Au demeurant, puisque nous en parlons, vous feriez bien de vous inquiéter de la santé de votre esprit, au lieu de vous occuper du mien. Quelle imprudence vous avez commise! Afficher votre sentiment de culpabilité face à des personnes fort bien placées pour faire de vous le bouc émissaire idéal. Elles se sont déjà servi de vous, elles peuvent aller plus loin, encore.

Mathieu de Brunel, Et quel crime m'accusez- vous d'avoir commis, au juste?

Marguerite de Bronze: D'avoir introduit le moine dans les rangs de la Ligue. D'avoir utilisé sa naïveté afin qu'il soit manipulé et utilisé à des fins criminelles. De l'avoir mis en relation avec des scélérats qui lui ont fourni tous les moyens pour mener ses projets à leur terme. Pour lui avoir mis, peut-être, le couteau entre les mains? N'ai-je pas raison? Osez prétendre que vous avez mis en relation le moine Clément et les Ligueurs par simple charité pour ce jeune homme, et que vous n'aviez là aucune arrière pensée?

Mathieu de Brunel: Ma chère, vous me voyez plus noir que je ne suis. Je connaissais son douloureux passé, son engouement pour la foi catholique. Je l'ai senti désireux de rejoindre la Ligue. On le disait capable d'aller plus avant dans ses études de théologie. Le hasard m'a fourni l'opportunité d'aider un jeune homme bien meurtri dès le début de sa vie par l'absence d'un père, et la mort des siens dans un massacre historique. Je l'ai présenté à la duchesse de Montpensier. Le reste est hors de ma maîtrise...

Marguerite de Bronze: C'est bien ce que je vous disais: vous pactisez avec le diable mais ne contrôlez pas la suite. Ces gens-là savent obtenir des autres ce qu'ils veulent, par une bienveillance feinte, par la flatterie, une

fausse compassion, mais garder pour eux leurs véritables desseins. Et vous ne me ferez pas croire que votre seul désir était d'aider ce jeune moine. Je connais votre idée de départ et les véritables sentiments qui vous ont animé. Et c'est la peur d'être compromis qui vous a mené jusqu'à ce tribunal. Vous vouliez vérifier...

Mathieu de Brunel: Défiant sa femme : Et quoi donc, s'il vous plaît, Madame de Bronze?

Marguerite de Bronze, n'osant pas aller jusqu'au bout de sa pensée: La même chose que moi, monsieur. Mais contrairement à vous, je n'ai rien à craindre pour mon honneur. C'est par solidarité.

Mathieu de Brunel, défiant sa femme : Par solidarité pour moi, ou pour la famille du roi?

Marguerite de Bronze: Par solidarité pour les deux... (*à voix basse*), je crois...

Acte 2 : Rétrospective/genèse -
DANS LES COULISSES DE LA COUR DE FRANCE

Scène 1: Navarre banni

7 juillet 1585, après la signature de l'édit de Nemours. Henri III, Bellegarde, Catherine de Médicis
Palais du Louvre, Paris, Cour de France

Bellegarde: Sire, Monseigneur de Navarre attend dehors et demande à être reçu par vous.

Henri III, agacé et gêné: Boutez-le courtoisement hors du Louvre, et expliquez-lui qu'il court un grand danger.

Bellegarde, gêné à son tour: Le bouter hors du palais avec une si courte excuse, Sire? Et croyez-vous réellement qu'un chef d'armée comme le roi de Navarre va se laisser si facilement effrayer?

Henri III, De plus en plus agacé et mal à son aise: Bonté divine, Bellegarde, il serait profitable à tous qu'il comprenne que je ne peux plus le recevoir, ni dans ce palais, ni ailleurs, et qu'il doit se protéger.

Catherine de Médicis, Posée et déçue de l'attitude de son fils: Mon fils, pourquoi craignez-vous de le recevoir? Vous êtes à présent le chef de la Sainte-Ligue. L'esprit des fidèles est apaisé, constatant que vous avez à cœur d'imposer la foi catholique et d'empêcher l'accession au trône des protestants.

Henri III: C'est précisément là dessus qu' Henri de Navarre vient m'interroger. Il a certainement appris que depuis que l'édit de Nemours a été signé et publié, tous les édits de tolérance envers les protestants ont été révoqués: l'exercice du culte protestant est interdit, les huguenots doivent abjurer ou s'exiler, les ministres protestants doivent sans délai quitter le royaume sous peine de mort. Navarre et Condé sont déclarés inaptes à la succession au trône. Je ne vous apprends rien sur ce chapitre...

Catherine de Médicis, détachée: Et, découlant de cela, tout ce que nous avions mis en place pour garantir la paix avec les protestants dans ce pays, tous nos compromis, tous nos efforts, tout cela a été annihilé par votre seule signature de ce maudit édit de Nemours. Êtes vous véritablement étonné que Navarre demande des comptes?

Henri III s'arrête net et se retourne vers sa mère. Mère, avais-je réellement le choix? Au dernier printemps, la Sainte Ligue avait pris le contrôle de nombreuses villes, pesant de tout son poids sur les choix politiques de la couronne. Elle n'a jamais caché ses intentions: empêcher qu'un souverain protestant puisse imposer sa religion à tout le royaume, et, pour ce faire, imposer à tout successeur d'être catholique ou de se convertir. Depuis que le dernier de vos fils est mort, les ligueurs craignent plus que tout le sacre de Navarre, qui est l'héritier le plus légitime et direct, ce qui les rend encore plus agressifs. Pour contrôler la Ligue à nouveau, je n'avais d'autre choix que d'en devenir le chef et lui donner des gages de bonne foi. Rompre avec Navarre, mon propre héritier, en fait partie. Mais je ne suis pas au bout de mes peines: Henri de Guise demeure le véritable chef reconnu des Ligueurs. Partout où je vais, je sens le poids de son influence face à la mienne. Nous voilà engagés dans une guerre que nombreux appellent déjà "la guerre des trois Henri". *Levant les yeux au ciel, rêveur...* Ah, si j'avais eu un autre frère, ou un fils...

Catherine de Médicis: Et si, comme je vous l'avais conseillé, vous aviez épousé un meilleur parti que Louise de Lorraine Vaudémont, qui accroît le pouvoir des Guise, et demeure de plus incapable de vous donner un héritier...

Henri III, regardant au ciel: Si Marie de Clèves n'était pas décédée...

Catherine de Médicis, regardant au ciel à son tour : Si Louise ne lui avait pas tant ressemblé...

Bellegarde: Quand on voit à quoi tient l'avenir d'un royaume...

Catherine de Médicis sort de la pièce. Le clan des Guise entre.

(....)

Scène 5 - L'Edit d'Union et les ambitions des Guise
Château de Blois - Henri III, Henri de Guise,

Henri III, un peu en colère et méfiant, s'adressant à Bellegarde avant l'arrivée d'Henri de Guise: Ecoutez bien, Bellegarde, ce qui va suivre et dites moi après cet entretien quelle impression il vous aura donné. Je vois venir le bougre, et ce qu'il va me présenter. Vous me direz si j'ai raison.

Bellegarde: Sire, que pensez-vous qu'il cherche à vous imposer? Après votre sortie de Paris, et alors que vous aviez élu domicile à Chartres, le duc de Guise s'est allié à la Reine mère pour vous prier de revenir. C'est donc qu'il n'avait pas d'intention coupable vis-à-vis du trône.

Henri III: Bellegarde, vous êtes bien trop confiant. Un Guise reste un Guise, résolument issu de la puissante maison de Lorraine et de la branche des Orléans. Étant également mon cousin, au même titre que Navarre, et de surcroît catholique, il a toutes les cartes en main pour prétendre au pouvoir suprême.

Bellegarde: Majesté, je vous prie, dans l'intérêt de votre bien être aussi bien que pour celui de notre pays, de ne point vous laisser abuser et irriter par les querelles anciennes de vos aïeux rivaux. Ecoutez peut-être ce que le duc de Guise veut vous proposer. Ce pourrait être un échange de bons procédés. Le voilà justement...

Henri de Guise, entrant seul et avec assurance, manifestement bienveillant: Sire, mon cousin, veuillez accepter mes respects les plus sincères. Monsieur de Bellegarde, je vous salue également.

Henri III, entre irritation et défiance: Vous voici donc, mon cousin. De grâce, ne me saluez pas aussi bas. Il ne doit point y avoir de cérémonie entre rois.

Henri de Guise: Plaît-il, Majesté? Je ne suis point roi. Que me vaut cette moquerie?

Henri III: Mon cousin, point de fausse modestie. Vous êtes, depuis le 12 mai dernier, roi de Paris, dont vous êtes devenu maître. Sans couronne, certes, mais vous régnez sur la capitale. Comment imaginer un autre titre? D'autant que vous venez seul, c'est dire votre assurance pour venir m'imposer votre domination sur le pays.

Henri de Guise, cherchant à le rassurer: Sire, mon cousin, ne pensez-vous pas que si ma volonté avait été de m'emparer du pays, j'aurais saisi cette occasion bien plus tôt, au sortir de la journée des barricades?

Henri III: Que ne l'avez-vous fait? Il se pourrait que ce fusse la seule opportunité que vous aviez...

Henri de Guise: Mais quel roi serais-je, Sire, si j'avais profité d'une insurrection pour tenter de vous arracher des mains un pouvoir qui vous appartient de toutes les manières, à vous, mon presque frère, et que je peux obtenir par les voies légales et légitimes, au regard de notre aïeul commun, Louis le douzième? Par ailleurs, quelle incohérence aurait été la mienne si tel avait été le cas, alors que je vous ai prié, avec madame votre mère, de revenir à Paris? Cousin, si vous ne parvenez pas à vous convaincre de tout cela, accordez-moi au moins le bénéfice du doute et veuillez écouter ce que j'ai à vous demander. Je viens ici pour autre cause...

Henri III: Soit, mon cousin. Je vous écoute.

Henri de Guise: Sire, pour parler bien franc, la Ligue, bon nombre de Français catholique, et surtout les Parisiens craignent un changement de position de votre part quant aux protestants, et ce particulièrement en apprenant que vous m'aviez interdit d'entrer dans Paris et à partir du moment où vous avez fait entrer une légion étrangère, la garde Suisse, dans la capitale. Ils craignent que vous nommiez à nouveau Navarre comme successeur.

Henri III, à nouveau irrité: C'est une absurdité. N'ai-je point signé avec vous le traité de Nemours, qui écarte Navarre du trône, et, de façon plus générale, les protestants du pouvoir?

Henri de Guise: Majesté, croyez bien que j'ai cherché par tous les moyens à apaiser mes pairs, soulignant même que vous étiez depuis ce traité en guerre contre votre cousin protestant, et que de ce fait vous ne pouviez vous y rallier. Hélas, rien n'y fait, les membres de ma maison aussi bien que ceux de la ligue exigent de nouvelles garanties.

Henri III: En finira-t-on un jour avec les frayeurs de la Maison de Lorraine et des chefs catholiques? Et n'est-ce pas une nouvelle supercherie pour obtenir de notre part de nouveaux avantages qui affaibliront encore plus l'influence de la maison de France?

Henri de Guise: Non pas affaiblir votre influence, Sire, mais au contraire: l'agrandir. En me nommant Lieutenant Général de vos armées, vous auriez l'assurance d'avoir à vos côtés les guerriers catholiques les plus fervents et les plus inconditionnels défenseurs des ambitions de votre royaume. Ces soldats, vous le savez, me sont totalement dévoués. Vous feriez, sans avoir à verser un sou, l'acquisition d'une armée solide et nombreuse.

Henri III: Ce serait, mon cousin, m'ôter le pouvoir sur ma propre armée, et cesser d'être décisionnaire des actions de conquête.

Henri de Guise: Bien au contraire, Sire, puisque je reste votre sujet dévoué. Je serai à vos ordres. Mieux: je serai votre conseiller fidèle et désintéressé.

Henri III: Je vais y réfléchir. Avez-vous d'autres requêtes susceptibles d'apaiser les inquiétudes catholiques?

Henri de Guise: En effet. Nous souhaiterions que vous réaffirmiez, par ce traité, votre volonté d'écartier pour votre succession les Bourbons, au profit de la maison de Guise, qui, vous le savez, a autant de droits sur le trône que les Navarre vos autres cousins, mais qui présente cet avantage d'être fidèle au culte de l'église catholique, apostolique et romaine.

Henri III: Et que gagnerait la couronne de France? L'éternelle gratitude de la maison d'Orléans-Lorraine-Guise?

Henri de Guise: Bien plus que cela, Majesté. Au lieu de vous acculer, la Couronne d'Espagne, défenderesse de la foi catholique, deviendra votre alliée. Que rêver de mieux que l'invincible Armada à vos côtés? Henri de Navarre, qui vous fait la guerre, n'aura plus qu'à se taire...

Henri III: Mon cousin, je me dois de me ravisier: vous promettez d'être un fameux conseiller. Y a-t-il autre chose pour la totale satisfaction de la Ligue?

Henri de Guise: En effet, Majesté. Je ne pourrai utilement vous conseiller si vos mignons, opposés à la Ligue, continuent de vous seconder. Sans remettre en question les titres que vous leur avez accordés, les garder à vos côtés pourrait être un obstacle à l'agrandissement et au renforcement de votre royaume.

Henri III: Me séparer de mes plus fidèles conseillers et chefs d'armées? Quelle extravagance, mon cousin! Et pour quel bénéfice?

Henri de Guise: Mon cousin, je n'ai pas encore eu le temps de vous exposer toutes les opportunités qui s'offrent à vous. La couronne de France a de bonnes raisons d'avoir des visées sur l'Ecosse, qui a perdu sa reine il y a quelques mois.

Henri III: Marie Stuart. Reine d'Ecosse, nièce de François de Guise...

Henri de Guise: Ma cousine, oui. Et fervente catholique que la reine Elisabeth la première a fait exécuter. Non contente de créer ce précédent, elle a refusé les propositions de Mariage de Philippe II, qui veut la renverser et faire de l'Angleterre un nouveau pan de son royaume. Si vous alliez vos forces avec celles du roi d'Espagne, l'Ecosse, redevenant catholique de gré ou de force, reviendra sous le giron de la couronne de France.

Henri III: Soit. Vous m'avez convaincu, mon cousin. Allons donc signer cet édit d'Union, puisque tout est dans notre intérêt commun. Faites moi cependant le plaisir d'inviter votre sœur, la duchesse de Montpensier, à tenir sa langue, dorénavant, et à calmer son ressentiment. Toutes ces méchancetés que sur mon compte elle répand sont intolérables.

Henri de Guise, Ma sœur ne s'inquiète, en réalité, que du devenir de l'influence catholique en notre pays. En signant le traité, vous gagnerez son entière coopération et son indéfectible amitié.

Scène 6 - Une armada pas si invincible
Henri III, Catherine de Médicis, Bellegarde

Catherine de Médicis, surprise, voyant le roi faire les cent pas dans son cabinet: Eh bien Henri, je vous trouve bien nerveux. Y aurait-il quelque fâcheux?

Henri III: Ma bien-aimée mère, parlons plutôt d'une fâcheuse. Vous avez appris qu'à la fin du mois de juillet dernier, et contre toute attente, Elisabeth la première a bouté Philippe II, roi d'Espagne, hors de ses rivages et l'a ainsi empêché d'envahir l'Angleterre, à grand renforts de brûlots. L'Armada espagnole a été repoussée en mer du Nord. On raconte que seule la moitié de la flotte espagnole a pu rentrer en Espagne.

Catherine de Médicis: Ainsi l'Armada n'est pas si invincible qu'on le croyait. Et je devine qu'avoir un allié dont la force et l'emprise sont fragilisées aux yeux de toute l'Europe par la résistance d'une femme n'est plus aussi certain que nous le croyions.

Henri III: Avoir pour allié l'armée Espagnole n'est en effet plus aussi sûr que ce qu'a bien voulu nous faire miroiter Henri de Guise en nous faisant signer l'Edit d'Union. C'est un fait. Mais, il y a pire: l'influence de la reine d'Angleterre, et, avec elle, celle des protestants, augmentent: les écossais, mais aussi les Hollandais, dont elle a soutenu la révolte contre le roi d'Espagne, et plus récemment... (*Il soupire profondément*). Et plus récemment elle a proposé son soutien à notre cousin de Navarre, Henri.

Catherine de Médicis, songeuse: Si Elisabeth prête son armée à Navarre déjà puissant, à eux deux ils surpassent l'armée mobilisée par la Ligue et nous mettront en difficulté. Vous n'avez plus le choix, Henri, vous devez trouver le moyen de neutraliser les Guise et leur influence. Leurs desseins sont clairs: ils veulent par tous les moyens rapprocher leur maison et la nôtre. Déjà, à l'époque, Guise voulait épouser Margot. Ce projet n'a échoué que parce que je m'y suis opposé, préférant donner la main de votre sœur à un Navarre, pour instaurer la paix entre catholiques et protestants. Je vous le dis, mon très cher fils: mieux vaut sur le trône un Bourbon qu'un Guise, qui n'aura de cesse que d'entretenir la haine entre les deux cultes.

Henri III, indécis: Mais comment faire? Je ne peux révoquer l'Edit d'Union, ni revenir sur ces termes. Je donnerais ainsi raison à la Montpensier et à toutes ses calomnies. Je n'ai pas d'autre choix que de me tourner vers des solutions radicales.

Catherine de Médicis, résolue et ferme: Henri, mon fils, j'ignore ce que vous avez en tête, mais gardez-vous de porter, directement ou indirectement, atteinte à l'intégrité des Guise. Ils passeraient pour des martyrs et votre décision pourrait se retourner contre vous. Réfléchissez bien et vous saurez quoi faire...

Scène 9 - La colère des Guise

Catherine de Montpensier, Catherine de Clèves
Les deux femmes sont en habit de deuil.

Catherine de Clèves, parlant à sa belle soeur, silencieuse, se recueillant: Les derniers convives sont partis. Ils furent nombreux, vous l'avez vu, à se joindre à nous pour cette cérémonie funèbre. Enfin... Peut-on parler ainsi de cérémonie funèbre, quand on célèbre des personnes sans que leur corps ne soit présent? Peut-on imaginer plus improbable? Plus atroce? Vous ne dites mot, ma sœur, et je sais votre souffrance. Mais je vous connais, et je devine vos desseins. Je les fais miens. Et quoi que vous entrepreniez, je serai à vos côtés, ainsi que votre mère... et votre dernier frère.

Catherine de Montpensier, hagarde, pensive mais parlant à voix haute: Tout ce que j'avais de plus beau, le roi me l'a pris. Ma jeunesse, tout d'abord, en me mariant à un Bourbon de 40 ans mon aîné. Ma dignité ensuite, en se moquant à qui voulait bien l'entendre de ma boiterie. Mon pauvre Henri, un frère que je chérissais et admirais plus que tout, un ami loyal et aimé de tous, un chef des armées respecté car respectant et valorisant le plus humble des soldats... Qui pourrait aujourd'hui se vanter de cette qualité là? Ses manières agréables, son affectueuse domination. Et Louis, qui jour après jour m'éblouissait par sa foi, sa douce miséricorde, son indulgence face à mes colères. Se joindrait-il à moi pour maudire ce Valois, cet être méprisable, traître jusqu'à

la moelle. Comment celui-là a-t-il osé assassiner deux hommes de la manière la plus vile qui soit, et nous prive, en les faisant brûler, de dignes et tendres adieux?

Catherine de Clèves: Que comptez-vous faire, ma sœur?

Catherine de Montpensier: Je ne sais pour le moment. Il nous reste Charles, mon dernier frère. Je jure de le placer sur le trône. Il doit bloquer et vaincre Navarre, et se résoudre à régner. Enfin la France connaîtra la loyauté et la paix de la maison des Guise. *Se détournant et marchant au hasard:* Cependant, il reste un dernier obstacle à écarter.

Catherine de Clèves, suivant de près la duchesse: Le roi, oui. S'il n'a pas commis cet assassinat de ses mains, il ne fait aucun doute qu'il en avait donné l'ordre. Oh non, je le sais bien, personne parmi ses proches ou valets ne le dénoncera, mais tous, en ce pays, connaissent la vérité. Notre Sainte ligue tout d'abord, mais aussi le pape, qui l'a convoqué. Rassemblons les prêtres, les prêcheurs, qu'ils soient de la colère de Dieu les plus fidèles messagers auprès du peuple. Que nulle part ce souverain de pacotille ne sache où aller, sans que son double crime ne lui soit rappelé. Multiplier les pamphlets, même. Il est plus vulnérable que jamais, à présent que la Reine mère n'est plus... De mon côté, pour avoir cotoyé de près trois reines, je sais à qui m'adresser pour être bien renseignée sur les projets du roi. Projets que j'aurai bien du plaisir à faire échouer. A chaque fois, et aussi longtemps qu'il vivra, il ne connaîtra plus qu'une seule et même amertume: celle de la défaite.

Catherine de Montpensier: Je ne m'en tiendrai pas là, ma sœur. Il se trouve que j'ai en tête un projet qui va bien plus loin.

Catherine de Clèves: Un projet? Qui va plus loin encore que la propagande? Et quel est-il?

Catherine de Montpensier: Je vous le dirai bientôt, quand j'en saurai plus. J'ai rencontré ces jours derniers un seigneur du village de Serbonnes, qui se trouve dans le pays de Sens. Il m'a demandé audience, tantôt, me laissant entendre qu'il aurait quelqu'un d'intéressant à me présenter. Il attend dans l'anti-chambre. Laissons-le parler, et écoutons le attentivement, mais, surtout ma soeur, ne dévoilons rien de nos projets qu'il ne puisse deviner. Nous ignorons de quel bois il est fait. Quant aux relations que vous vous êtes construites, gardez-les bien au chaud. Il se pourrait qu'elles nous soient bien plus utiles que vous ne le pensez...

Acte 3 : La revanche des Guise

Scène 1 - L'appel des ancêtres

A Sens, couvent des Jacobins - Jacques Clément, seul

Le jeune moine, seul, la nuit, dans sa chambre, en plein rêve, se tourne et se retourne dans son lit. En entendant des voix, il parle à ses "fantômes".

Une voix masculine, comme un coup de vent: Marche faire ce coup là...

Jacques Clément, agité sur son lit: Papa?

Une voix féminine, comme un coup de vent: C'est toi l'élu, mon fils!

Jacques Clément: Maman?

La voix masculine: Souviens-toi de ce que les Valois nous ont fait...

Jacques Clément: Comment pourrais-je l'oublier?

La voix féminine: Pense à ton père dont l'assassin a été gracié par les Valois, pense à ta mère, qui t'a élevé seule. Pense à tes oncles, à tes tantes, qui ont péri à Courlon.

Jacques Clément: Courlon? Le massacre. Les huguenots, ces hérétiques! Ces diables d'hérétiques!

La voix masculine: Tu es le seul à pouvoir délivrer ton pays de la tyrannie des Valois. Sans ton intervention, ton pays sera toujours prisonnier de leurs hésitations, des huguenots. Délivre ton pays. Fais ce que dois. Tu es l'élu. Marche faire ce coup là!

La voix féminine: De quoi as-tu peur? Tu vaux bien mieux que ce que les gens pensent de toi. Laisse-les croire ce qu'ils veulent, et poursuis ton chemin. De quoi as-tu peur?

Jacques Clément: La torture! L'écartèlement! Tiré à quatre chevaux! Non, je ne veux pas!

La voix féminine: Oui tu seras arrêté, aussitôt ton but atteint. Oui tu seras condamné, torturé, écartelé. Mais sache que tu n'en ressentiras aucune douleur. Seuls les criminels ont mal. Toi, tu seras le sauveur! Marche faire ce coup-là!

La voix masculine: "Capitaine Clément", tu es bien plus que le torche écuelle que tous croient incapable d'être un héro. Tu es capable de sauver ton pays, et tu le feras. Fais confiance aux personnes qui t'aideront et te guideront dans ta mission. Ce seront de fidèles catholiques. C'est bien ton devoir d'aller à Saint-Cloud et de frapper le roi. Tu auras tout ce qu'il faut. Marche faire ce coup-là.

La voix féminine: Marche faire ce coup-là...

La voix masculine: Marche faire ce coup-là...

Jacques Clément, s'éveillant soudain et bondit de son lit. Se dirige vers le crucifix, cloué sur le mur à côté de son lit: Capitaine Clément! Oui. Oui!, ils auront beau me railler, j'irai jusqu'au bout de ma mission, et je ne crains plus le châtiment réservé aux régicides, puisque je n'en ressentirai aucune douleur. Ah! ils se sont moqués de moi! Ah, ils me croient tous trop benêt pour aller jusqu'au bout de mes projets. Mais je leur montrerai ce qu'il en coûte de mépriser les gens les plus discrets. Je leur ferai payer de trop se fier aux apparences, et de n'accorder d'importance qu'à la grandiloquence! Je le reconnaiss: je fus étourdi de leur confier mes projets, et de croire qu'ils se joindraient à moi. Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que je suis capable de changer de tactique. A cela ils ne s'attendent pas. Je ne dirai plus rien de ma mission. Je n'en parlerai plus qu'à ceux qui pourront et voudront me guider. Mais je prendrai des garanties avant de parler. Mon Dieu, je t'en conjure: accepte de me guider vers les bonnes personnes, aide-moi à accomplir la mission pour laquelle tu m'as désigné. S'il est vrai que je suis l'élu, montre le moi, par tous les signes que tu voudras. Et je m'exécuterai en toute confiance, sans aucune peur de ce qui pourra m'arriver ensuite. Je suis prêt. Montre-moi le chemin!

FIN DE L'EXTRAIT

EDITIONS DE SAINT-QUENTIN